

Extrait de mon livre électronique NIETZSCHE: *Par-delà Bien et Mal. Chap. 1 : Des Préjugés des Philosophes. Texte et Analyse.* (éd. S. Martini, 2015)

§1 du texte :

La volonté de vérité, qui nous égarera encore dans bien des aventures risquées, cette fameuse véracité, au sujet de laquelle tous les philosophes ont parlé, jusqu'à présent, avec un profond respect : quelles questions nous a déjà posées cette volonté de vérité ! Quelles questions extraordinaires, graves et suspectes ! C'est déjà une longue histoire – et pourtant, il semble qu'elle vient tout juste de commencer. Qui y a-t-il d'étonnant, si nous finissons un jour par devenir méfiants, par perdre patience, par nous détourner impatientés ? Si, de ce [sphinx](#), nous apprenons aussi, à notre tour, à poser des questions ? *Qui*, au juste, nous pose ici des questions ? *Qu'est-ce qui*, en nous, veut «trouver la vérité» ? En effet, nous avons fait une longue halte devant la question de la cause de cette volonté – jusqu'à ce que, dernièrement, nous restions complètement arrêtés devant une question bien plus fondamentale. Nous nous interrogeons sur la *valeur* de cette volonté. En supposant que nous voulions la vérité : *pourquoi ne préférons-nous pas* la non-vérité ? Et l'incertitude ? Et même l'ignorance ? Le problème de la valeur de la vérité se présenta à nous – ou bien était-ce nous, qui nous présentâmes au problème ? Qui de nous est ici [Edipe](#) ? Qui est le sphinx ? C'est un rendez-vous, semble-t-il, de questions et de points d'interrogations. – Et doit-on le croire ? Il nous semble finalement que le problème n'avait jamais été encore posé, jusqu'à présent, comme si nous l'avions vu, pour la première fois, regardé droit dans les yeux, *osé*. En effet, c'est une aventure risquée et peut-être n'y en a-t-il pas de plus grande.

(...)

Analyse du §1 :

[retour au §1 du texte](#) [retour aux questions sur le §1](#)

L'expression *Wille zur Wahrheit* peut être directement traduite par «volonté de vérité», (ou «volonté du vrai», selon les traducteurs). Précisons, toutefois, que cette traduction laisse à penser qu'il s'agit d'un simple génitif d'appartenance, alors que la préposition *zu* marque une tendance vers quelque chose, un but à atteindre. Par «volonté de vérité», il faut donc entendre, plus précisément, la volonté de *chercher* et de *trouver* la vérité.

Autrement dit, la vérité préexisterait à sa recherche et l'être humain serait prédisposé à la rechercher, grâce à une faculté : la volonté de vérité.

Mais, l'expression de «volonté de vérité» peut également être comprise comme la volonté de dire la vérité, c'est-à-dire de ne pas mentir. En effet, cette expression est immédiatement reprise par le terme «véracité» (*Wahrhaftigkeit*), qui marque la volonté de ne pas mentir à l'autre, de ne pas le tromper (même si celui qui est véracé peut, sans le savoir ni le vouloir, se tromper).

Ainsi, la volonté de vérité permettrait à l'homme de sortir de son ignorance, mais aussi de ne pas tomber dans le mensonge : il dirait la vérité aux autres, une fois qu'il l'a découverte. Cependant, une troisième lecture est possible, dans la mesure où Nietzsche emploie le pronom personnel «nous», qui ne désigne pas ici un ensemble d'individus (les hommes ou les philosophes en général), mais lui-même, comme le montre la suite du paragraphe. Autrement

dit, il s'agit pour Nietzsche de chercher la vérité au sujet de la volonté de vérité elle-même, alors que les autres philosophes ont considéré cette volonté comme une explication ultime, une «cause première».

Une telle recherche est comparée à une «aventure», autrement dit à un cheminement au bout duquel nous risquons de trouver, soit une vérité, à laquelle nous ne nous attendions pas ou même, qui dérange, soit de ne rien trouver du tout. De même, une aventure ne repose pas sur une méthode préconçue ; mais son protagoniste doit s'adapter aux événements, au fur et à mesure qu'ils se produisent. En effet, s'appuyer sur une méthode préconçue pour rechercher la vérité (comme le fait Descartes, par exemple), c'est déjà avoir une certaine idée de ce que l'on recherche et donc fausser cette recherche elle-même.

Dire que l'homme recherche la vérité, parce qu'il a, en lui, une faculté prédisposée à le faire, c'est donc, en réalité, couper court à toute recherche. En outre, cette recherche est attribuée à une faculté parfaitement identifiée et même noble. Or, selon Nietzsche, ce qui nous pousse à rechercher la vérité serait bien plutôt une part de nous-même qui nous échappe : il la compare au sphinx, c'est-à-dire au monstre mythologique, qui posait aux hommes des énigmes. De plus, il faut remarquer le glissement du pronom interrogatif personnel «qui ?» au pronom interrogatif indéfini «qu'est-ce qui ?». Cette indétermination remet également en question la thèse classique de l'unité du sujet et de son identité avec la conscience, comme nous le verrons, au [§16](#).

La recherche sur la volonté de vérité prend un tour encore plus complexe, dans la mesure où elle découvre une question «bien plus fondamentale». Il ne faut pas seulement s'interroger sur la cause de cette recherche de la vérité, mais aussi - et avant tout - sur la valeur d'une telle recherche, et, par conséquent, sur la valeur même attribuée à la vérité. En effet, la préférence que le philosophe accorde à la vérité et à sa connaissance, par rapport aux autres modalités du savoir, doit être considérée comme un simple préjugé et non comme une chose qui va de soi. Le terme «non-vérité» renvoie aux modalités contradictoires du vrai, c'est-à-dire à ce qui est erroné, mensonger, incertain et même inconnu. Dans tous les cas, elles ne nous permettent pas d'affirmer qu'un énoncé est «vrai». L'incertitude est l'état d'esprit de celui qui ignore s'il est dans le vrai ou dans le faux. En revanche, l'ignorance est l'état d'esprit de celui qui a la certitude de ne pas savoir la vérité. Mais, l'incertitude et l'ignorance sont considérées, toutes deux, comme négatives, comme si elles nous privaient de quelque chose de fondamental, que seule la vérité peut nous apporter.

Nietzsche renverse, cependant, la formulation de son interrogation. En effet, ce n'est pas le problème de la valeur de vérité qui s'est présenté à lui, mais l'inverse. Dire qu'«un problème se présente à nous» signifie que notre effort de réflexion révèle un problème, qui ne nous apparaissait pas initialement. Sans cet effort, le problème nous serait resté caché, bien qu'existant en soi.

Il faut renverser la formulation, car, en toute rigueur, ce n'est pas le problème qui se présente à nous, mais l'inverse. En effet, si nous nous posons des questions trop superficielles, le problème ne nous apparaîtra pas. De plus, celui qui s'interroge est, selon Nietzsche, poussé par certains instincts (cf. [§3](#)). Mais, ce renversement peut aussi s'interpréter autrement : c'est nous qui devenons, à notre tour, un problème, comme le suggère la comparaison avec le sphinx et Oedipe, c'est-à-dire entre celui qui pose les énigmes et celui qui les résout. En effet, si nous nous posons des questions, nous pouvons en poser de mauvaises, qui nous font passer à côté de la réponse ou aboutir à de simples préjugés. Dire que le problème nous pose lui-même des questions revient, comme le dit Nietzsche, à le «regarder droit dans les yeux», c'est-à-dire à le considérer tel qu'il est, sans le déformer.

Nietzsche se présente donc, dans ce premier paragraphe, comme un précurseur : il interroge le principe même de la recherche de la vérité, alors que Descartes, par exemple, remettait toutes ses certitudes en doute, mais dans le but justement de rechercher la vérité. Il reste alors à comprendre pourquoi les philosophes posent des valeurs fondamentales, comme le vrai, sans les remettre en question.

[retour au §1 du texte](#) [retour aux questions sur le §1](#)

Fin de l'extrait